

Autobiographie au futur

Étienne Beaulieu

Number 17, Winter 2008–2009

Empreintes littéraires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2596ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaulieu, É. (2008). Autobiographie au futur. *Contre-jour*, (17), 95–100.

Autobiographie au futur

Étienne Beaulieu

À ce moment-là, mes jambes ne pourront plus me porter, ou presque plus, mais je tiendrai quand même, très têtu, à faire cette promenade de tous les jours. Je marcherai devant une cour d'école, un de ces avant-midi d'automne, en déblayant le trottoir de ses feuilles mortes avec ma canne.

Contourner la cour d'école par le trottoir, ce sera très long, interminable, mais il n'y aura plus que cela à faire, condamné à remplir les heures avec des riens. Alors en marchant péniblement, j'observerai les enfants courir dans tous les sens, s'agiter pour des motifs invisibles, se cacher les uns des autres derrière des arbres, s'espionner à deux mètres de distance et s'échanger de petits becs fugitifs et très troublés.

Ils ne feront pas attention à moi, je serai là comme si pour eux je n'étais pas là, aussi insignifiant qu'un arbre ou qu'un banc. Progressivement, je comprendrai leurs jeux, je m'y insérerai silencieusement, en pensée m'agitant avec eux. J'aimerai particulièrement ce jeu qui consistera à suivre les ordres de la petite gamine brune à l'imperméable rouge qui dictera pendant un certain temps de « faire comme si on était normaux : on

est normaux, on est normaux, on est normaux ! » Et tous feindront d'être normaux en déambulant dans la cour d'école comme si rien d'anormal n'avait lieu. Puis la petite fille brune, dictatoriale, émettra le décret sans appel en criant de toutes ses forces : « Statue ! » Alors tous prendront des poses figées et hiératiques, transformant pour un instant la cour d'école en un musée de cire. À ce moment-là, leur immobilité sera la mienne, et moi aussi, sur mon banc, j'aurai une figure de cire.

Non, ça ne finirait pas comme ça. Non, ça ne finirait pas. L'ordre médical sera tombé comme un couperet, tant pis, ils se seraient trompés, dossiers mélangés, comme cela arrive quelquefois au contrôle des naissances, quand ils permutent deux bambins et que les parents ne le savent pas, élevant celui qu'ils croient être leur enfant naturel. Dans mon cas, c'est quelqu'un d'autre qui mourrait à ma place, tant pis.

Je prendrai bien soin de ramasser le plus de feuilles et de branches qu'il soit possible d'amasser sur le terrain, de bonnes vieilles branches de sapin très sèches, du cèdre d'Amérique, le foin sec qui borde la clôture de perche depuis tant d'années, alors, même tremblant dans mon grand âge, je me déciderai enfin à l'arracher pour en faire un immense feu, juste là, dans ma cour arrière, au mépris des voisins, des menaces d'incendier leur maison et la mienne. Tant pis.

Cela n'aura pas pris beaucoup de temps, mais m'aura demandé une énergie que je n'aurai plus. Alors le petit, qui n'aura pas l'âge de comprendre tout ça, viendra m'aider à rassembler ces vieilles choses en un beau tas bien rond. Puis, en nous penchant lentement de chaque côté de notre tas, nous déposerons des allumettes flambantes dans les trous propices, le feu prendra d'un seul coup à certains endroits, mettra plus de temps en d'autres, mais au bout d'une courte minute, tout aura pris l'allure d'un grand feu.

Je me reposerai en m'appuyant sur mon râteau, m'épongerai le front avec mon mouchoir, puis en regardant le petit dans les yeux, je lui dirai : « Vois-tu mon garçon, prends ça, tu verras ça brûle encore mieux. » Je lui donnerai la grande enveloppe brune contenant l'avis médical, et le petit la jettera dans le feu avant de se frotter les mains qu'il aura pleines de terre.

Assis en rang sur le bord de la piscine, nous écouterons les instructions très simples des moniteurs qui nous prendront pour des demeurés : toujours descendre à deux en suivant les paliers de décompression, garder un contact visuel avec le partenaire, en cas de manque d'air, échanger le détendeur en prenant bien soin d'alterner nos prises d'air à chaque dix secondes, etc. Nous resterons cinq minutes sous l'eau pour cette fois, pas plus, car ce sera le temps maximum permis par la réserve d'air et par notre âge.

Donc lentement, nous nous affairerons, préparerons notre équipement (vérification du fonctionnement du détendeur, élimination de la buée dans le masque, ajustement des palmes, de la ceinture de plomb), puis nous plongerons.

Une fois habitués à la lenteur de nos gestes, à l'assourdissement, tout deviendra grâce et l'eau chlorée ondulera, légère et lente, dans une lumière aquarelle. J'écouterai la scansion de mon souffle et du détendeur, la tuyauterie sifflante alternant avec la rondeur des mouvements d'eau. Je me coucherai sur le dos, au fond de la piscine, et je regarderai les bulles d'air monter en vrille vers la surface comme les restes de mon corps que j'imaginerai se décomposer et monter aux cieux à la façon d'une neige inversée.

En entrant dans l'autobus, je ne ferai attention à personne. Aucun visage ne sera celui d'un ami que je n'aurais pas d'abord reconnu. Il n'y aura que des figures d'humains. Je ne serai soucieux que d'une chose : m'accrocher au poteau de métal pour ne pas m'affaler à chaque virage. Un plus jeune me laissera sa place, plein de mimiques retenues, et je m'assoierai sur le banc encore chaud en regardant par la fenêtre la neige sale de la ville.

Entre tous les coulissemments d'ouverture et de fermeture des portes, les frôlements agaçants des pas traînant sur le plancher de l'autobus, entre tous ces bruits dont le chaos me bercera, je reconnâtrai soudain celui, très caractéristique, d'une vieille qui se racle la gorge. Ce sera un son de chair usée et de respiration difficile culminant en un roulement de gorge interminable comme si elle respirait à travers un tuyau.

Elle ne dira rien, mais, les yeux fatigués, regardera beaucoup autour d'elle, à peine inquiète de manquer son arrêt. Elle ne dira rien, mais je distinguerai très bien tout ce qu'elle murmurerâ pour elle-même et je le penserai tout haut avec elle.

Tous là que vous êtes autour de moi, que je n'ai pas envie de connaître et qu'il me paraît déjà savoir par cœur, puisque vous êtes tous les mêmes dans le théâtre de vos mouvements, dans la prise trop serrée de vos mains sur vos sacs et vos valises, dans vos corps qui vous dictent tant de choses qui ne me sont plus dictées depuis longtemps, moi qui sais que chaque pas me fait avancer sur terre mais rester sans mouvement face à mon âge qui s'avance comme un grand oiseau abattant ses ailes sur ce qui me reste de corps, vous, tout autour de moi, vous ne pouvez savoir dans quelle nuit nous restons là, malgré toutes les lumières que nous croyons voir encore ici, tout proche et là-bas, et tout cela, je ne peux vous le dire, car vous me mépriseriez, vous me cracheriez peut-être au visage, et malgré cela, ma voix qui s'affaiblit ne parvient pas à articuler un « c'est très bien ainsi », mais mon visage plissé vous le dit.

Quand elle descendra de l'autobus, elle trébuchera sur la première marche en grognant quelque chose d'incompréhensible. Personne ne se retournera.



Yves Laroche